

UNIV. OF ARIZONA

PQ2619.A5 N8 1928

mn

Jammes, Francis/Les nuits qui me chanten



3 9001 03790 4375

UNIVERSITY
OF
ARIZONA
LIBRARY



*This Volume
Presented to the Library
by*

Estate of
Dr. Francis A. Roy

1970

H. Roy

28 octobre, 1929

OUVRAGES DÉJÀ PARUS :

CLAUDE FARRÈRE :

La Nuit en mer.

MYRIAM HARRY :

La Nuit de Jérusalem.

J. KESSEL :

Les Nuits de Sibérie.

LES NUITS
QUI ME CHANTENT....

DU MÊME AUTEUR :

LAVIGERIE.

(Collection « Les Grands Cœurs »).

519
5
8
28
FRANCIS JAMMES
=

LES NUITS
QUI ME CHANTENT....

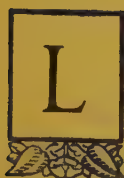


ERNEST FLAMMARION

Droits de traduction, de reproduction et
d'adaptation réservés pour tous les pays.

Copyright, 1928, by Ernest Flammarion.

PREMIER NOCTURNE



L'ANGE qui me portait s'étant engouffré dans la cheminée de la maison où était le Bureau de l'enregistrement écarta d'un coup d'aile la pauvre flamme du foyer et me déposa sur le lit de ma mère.

Les musiciens qui accueillent les fils des princes en jouant de divers instruments n'étaient pas là pour recevoir le poète. Mais la bouilloire ronronna comme le chat et celui-ci chanta comme la bouilloire.





N'était-ce pas un beau concert, avec des murmures de joie dans la chambre? L'ombre allait et venait, remuée par la chandelle.

O nuit tenant en main l'aurore comme une rose pleine de givre!



NOCTURNE DE L'OISEAU BLEU



A nuit tombait sur mes quatre ans, jusqu'à ce que tout s'effaçât. Mais, d'abord, ce n'était qu'une lueur que les êtres retenaient un moment autour d'eux comme une auréole. Les tas de cailloux cassés luisaient. J'entendais sur la route, où les cantonniers les avaient rangés, la voix de ma mère comme d'un ange — puisque je ne l'apercevais pas, ou si peu.

Et mon père :

— Crois-tu ?

— Oui, mon ami.





Et, dans le mystère éternel, la lune s'est levée. Elle glisse. Il y a un enfant dedans. Il se nomme Philibert. Elle glisse. Le crapaud envoie ses notes flûtées et régulières. Elle glisse. Le ciel se pique de feux. Elle glisse.

— « *L'oiseau bleu s'est envolé.* »

— Il est fatigué. Tu es fatigué.

— Non.

La nuit n'est plus qu'une prière. Et l'innocence d'un chien le fait aboyer dans l'ombre de Tournay, du côté de Bordes, n'est-ce pas ? Du côté de chez le père Fiteau ? Du côté de chez Marie ? Du côté du poirier ? Du côté de...

— Fais au nom du Père !

— Il dort.



NOCTURNE
DE LA VIEILLE DEMEURE



L'ENFANT ne connaît guère que l'aube de la nuit, qui est le crépuscule. Long est celui-ci, qui a dû succéder à l'une de ces chaleurs de grand été qui dessèche même les corolles des pétunias. Un liséré de lumière borde les toits qui circonscrivent la cour. Nous sommes comme dans un puits, dont l'ombre se fait, peu à peu, plus profonde ; mais, en relevant la tête, on voit une étoile incrustée dans de la nacre. Les éventails des ricins qui sont du poison dorment. Il y a de



très vieilles personnes, dont l'une est ma grand'tante. Il est doux de prendre le frais dans cette mélancolie.

Un instant, je m'arrête à la cuisine parce que l'on y prend, pour aller me coucher, une chandelle de suif que l'on allume à la flamme rouge de la résine grésillante qui, celle-ci, se révolte et ne répand que de la nuit dans la nuit.

Me voici dans une large chambre inconnue où j'ai froid soudain, dans les draps rugueux qui semblent avoir aussi la chair de poule. C'est que des morts s'en sont allés de là. Je le ressens sans doute. Et la veilleuse que l'on me concède un moment ne fait qu'augmenter mon angoisse ténébreuse, ma mère étant redescendue. Du parquet ciré s'exhale la même odeur que du miel de mon goûter,





une odeur confite. Et toute la maison est une maison confite. L'une des vieilles qui l'habite, confite en dévotion, sent la figue confite quand je l'embrasse.

Ma mère remonte. Je feins de dormir. Elle marche sur la pointe des pieds. Elle souffle enfin la lumière, et la nuit continue silencieuse jusqu'à ce que la déchire le miaulement du chat noir de Célanire.

C'est qu'il y a des chats qui sont fabriqués avec de la nuit, même dans la blancheur du jour, un morceau de nuit qui marche ou fait le gros dos en tremblant et roidissant la queue et qui, frotté à rebrousse-poil, jette dans l'ombre des étincelles.

NOCTURNE DE LA SAINT-JEAN



D



ANS la mollesse de juin et l'odeur des tilleuls la procession nocturne passe le pont.

Je suis sans doute à côté de ma mère, devant cet arbre sec, noir, ingrat, semblable à une cheminée de locomotive. Mais, tout à coup, le feu éclatant le revêt d'un feuillage rouge qui crépite et fait fuser des bourgeons d'or. Les prêtres récitent des prières.

Oh ! comme la flamme s'élance, si haut que l'on pourrait croire au miracle ?





Cependant M. Pédebidou, sans doute un peu sceptique, ce dont je me rends compte aujourd'hui, explique avec orgueil à quelqu'un :

— Je l'ai fait inonder de pétrole !

Cette phrase reste gravée dans ma cervelle, quoique j'eusse à peine alors cinq ans. Mais, les brandons qu'au retour, sur la grand'route, traînaient les hommes, ont allumé mon cœur. Il brûle encore. Après tout, l'essence de M. Pédebidou était peut-être spirituelle ?

Tel est mon premier souvenir d'un feu de la Saint-Jean :

« Mais la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas comprise. »



NOCTURNE A PAU



PARMI ces crépuscules d'enfance, il en est qui se rapportent à Pau. Je m'échappe jusqu'au point de départ de la retraite militaire, cours Bosquet. Les clairons déchirent le voile de la naissante nuit avec leurs éclats stridents, le bombardement de leurs grêlons qu'accompagne le roulement d'orage des peaux d'âne frappées par les baguettes rebondissantes. Je marque le pas avec les gamins. L'ombre s'installe, mais une lueur persiste accrochée aux cuivres.

Je rentre. Je suis sur la galerie d'une





cour intérieure. En face, il y a un mur élevé que recouvre un lierre compact qui se confond avec l'obscurité. Mais l'on y entend parfois les froissements d'ailes de moineaux apeurés.

Dans l'étroite chambre où je vais me coucher, l'on a dressé sur la commode « *le mois de Marie* », une Vierge, sur un autel en miniature, illuminée de toutes petites bougies :

... *Étoile du matin....*

... *Consolatrice des affligés.*

Nous répondons en chœur à chaque invocation :

Priez pour nous.

Je me glisse dans le lit qu'on m'a improvisé sur cette malle jadis rapportée de l'Inde par un grand-oncle.





Mais quand ma mère s'est retirée je suis rempli d'effroi par le souvenir d'une caravane de bohémiens, conduite par un vieillard, que j'ai vue passer dans l'après-midi.

Il était des soirées molles et bleues sur la Place-Royale dont l'on eût dit un Paradis-Terrestre. Dans la nuit résorbée par les tilleuls taillés en boule, un crissement se faisait entendre dans les intervalles qu'accordait au silence un orchestre militaire s'élevant par bouffées. On me disait que c'était la cigale. Un cache-cache entre enfants s'organisait dans l'ombre, mais je n'y prenais point part. Les petites filles et les femmes m'ont toujours taquiné jusqu'à un âge avancé. Tout était saupoudré de ce que je ne saurais appeler que de la rosée ou poussière de lune.



NOCTURNE FIÉVREUX



ON Dieu, vous m'avez retiré de ces nuits fiévreuses de Saint-Palais ! La rivière était un marécage, et son âme entraît dans ma chambre et m'agitait. Mais quand il fallut aller au lycée de Pau ce fut bien pire : la séparation d'avec ma mère me faisait rêver à sa mort.



NOCTURNE DES ENFANTS
APRÈS DINER



A nuit est de nacre, la lune est de nacre, la rivière est de nacre, les chauves-souris agitent dans l'air le petit mécanisme de leurs ailes diaboliques, le cigare de mon père rougeoit par intermittence, un lourd coléoptère s'abat sur la galerie, la campagne est presque fondue. Un reste de lueur hésite sur le perron de la salle à manger où nous nous tenons assis ma sœur et moi. Nous sommes si faibles tous deux dans cette angoisse solennelle qui monte ! Elle





tient une grenade dont elle me donne la moitié, comme si elle m'avait offert l'hémisphère céleste qui maintenant s'entr'ouvre aussi, plein de rubis.

Ah ! pauvre petite Margot, que l'on comparait à la pie jacassante, que d'amertumes la vie te réservait dans ce calice d'or et de sang où tu buvais un jus acidulé !

NOCTURNE DE LA NOËL



LS sont partis de Nazareth pour se faire inscrire à Bethléem. Quel mot : « inscrire » ! Cela implique l'arrogance des scribes, leurs paperasses, leurs solennités stupides en face d'humbles. Ah ! saint Joseph, les pièces d'identité que vous avez préparées sont bien en règle, j'en suis sûr, lorsque, avec Marie qui est grosse, vous cherchez dans la nuit un endroit où elle mette son petit. O couple obscur ! Vous voici, rejeté avec Dieu. Tout de même, ô Joseph ! tout de





même, lorsque vous avez vu Marie épuisée, alanguie sur l'âne, dans les ténèbres, implorant des deux mains, pour déposer son Christ, quelque rustre qui la dédaignait ; tout de même, ô routier, le vent de l'indignation n'a-t-il soufflé dans vos cheveux ? Comment avez-vous résisté ? Comment votre bras d'artisan, armé du bâton noueux, ne s'est-il pas levé ?

Mais non ; c'est cela que vous désiriez : la nuit, cette nuit que vous alliez *créer* à vous trois à jamais, une nuit éternelle, plus lumineuse que la lumière où j'entends l'accord de hautbois et de violoncelles, dans les salons où l'Ambassade danse sous les guis ; une nuit où les petits placent leurs souliers dans la cheminée ; où le pauvre regarde la rôtisserie ; où les sentiers retentissent du choc des sa-





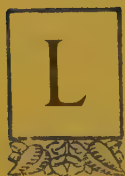
bots dans l'appel des cloches dont on ne sait plus si elles ne sanglotent pas à force d'être heureuses ; où l'église est pâle d'hosties, toute remplie de fidèles agglomérés en un seul pain dont je veux être une miette.

O nuit, nuit d'entre les nuits, nuit de ma petite crèche où l'âne et le bœuf étaient doucement rugueux à mes doigts !

Silence, ô mon cœur !



NOCTURNE DE L'ÉCOLIER



Un beau cahier m'intimide sous la lampe à huile dont l'abat-jour m'est un mystère aussi grand que l'ombre que la lune projette sur le soleil.

Je veux copier :

« Des bûcherons travaillant un jour dans la forêt... »

Et je pense :

Il fait nuit dans la forêt. Etchart m'a dit tout à l'heure à l'école que M. Durand a attrapé un hibou dans la forêt.

Et j'écris :



« *Des bûcherons travaillant Etchart dans la forêt...* »

J'efface « *Etchart* » que je remplace par « *un jour* ». Hélas ! le cahier neuf n'est plus propre.

L'huile retombe goutte à goutte dans le corps de la lampe qu'il faut remonter avec sa clef hargneuse pour que la mèche reste humectée.

« *...de l'Averyne, virent passer un loup blessé qui fuyait.* »

J'estropie le mot « *Averyne* » en lui substituant « *Aveyron* » que je rectifie par une surcharge.

J'entends Juana, la vieille sourde, dans la cuisine à côté. Elle peste en attisant le feu.

« *...Cet animal paraissait avoir reçu à la patte droite...* »





Mais je saute deux mots, j'écris :

« ...*Cet animal paraissait à la patte droite...* »

Je mets au dessus : « *avoir reçu* », et je pense :

Quelle est la patte droite du loup, puisqu'il en a quatre ?

A ce moment, un gros pâté tombe de ma plume, s'écrase sur le cahier. Évidemment, évidemment, il faisait jour sur mon papier, mais à présent il y fait nuit comme au dehors... il y fait nuit, les lettres, les corrections, la goutte d'encre ! Ah ! qu'il vaudrait mieux n'avoir pas commencé ce cahier !

Et brusquement, j'arrache la première page.

Il fait jour à nouveau sur le beau papier ! La lampe n'aime pas l'encre. Et





c'est pourquoi, sur la tapisserie de ma mère qui a relevé la tête en entendant le cri de la feuille déchirée, cette fleur de capucine est si nette.

— 11 —

NOCTURNE
DE L'AMOUR ADOLESCENT



LA nuit tomba, après une lourde journée où l'Amour avait joué devant moi avec ses grappes drues dérobées aux treilles des métairies. Leur parfum m'avait enivré. Celle que j'aimais tardait à rentrer. Et d'abord le vent ruissela dans le grand arbre, puis la pluie. Ma pipe me renvoyait l'arome des merisiers en fleurs. Un chagrin sans nom m'envahissait avec l'ombre croissante, à cause de cette absence de quelques heures. L'orage éclata. Par instants, la blanche





rose du tonnerre illuminait les interstices des branches faisant palpiter l'obscurité, et mon cœur. L'averse redoubla. Soudain la porte s'ouvrit et, sous la lampe, des larmes tombèrent du lourd manteau de la jeune fille.

... Mais, l'année suivante, elle n'y était plus, désormais disparue des roses blanches qui s'effaçaient. Et le nouvel orage qui se leva me paraissait sans âme. Dieu déployait pourtant, à l'horizon, la magnificence d'une nuit illuminée, et comme respirante.



NOCTURNE
DE LA MAISON AIMÉE



A maison aimée, dans ce quartier clérical aussi vieux que j'étais jeune, c'est la nuit qu'elle m'émouvait le plus par sa netteté.

J'entends les pas de mon ami et les miens marteler le silence au clair de lune dont sa façade est frappée. Les volets ont été soigneusement clos sur les nombreux châssis qui encadraient autant de petits carreaux d'un verre verdâtre, comme de





miroirs mal fondus. Je la regardais dormir. Il me semblait voir ses murs aller et venir calmement. Elle était le vivant aquarium d'une jeune fleur de lotus, sans doute qui rêvait à cette heure, son bras comme une tige ramené sur sa feuille d'ébène. Très haut — parce que l'étroitesse des rues élève les étoiles — celles-ci brûlaient. Et je disais à mon camarade, en lui montrant l'une d'elles : Vois comme celle-ci est grande ! Elle a l'air d'un fanal limpide ! Ne serait-ce quelque mystérieux humain qui voyage ainsi dans la profondeur de l'air ?

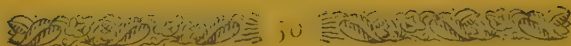
Nous allongions notre flânerie, laissant derrière nous la demeure plongée dans un songe qui devenait le mien. Et dans la fumée de nos pipes, j'enveloppai ces vers de Charles Baudelaire :





*Il était tard ; ainsi qu'une médaille neuve
La pleine lune s'étalait,
Et la solennité de la nuit, comme un fleuve.
Sur Paris dormant ruisselait.*

*Et le long des maisons, sous les portes cochères,
Des chats passaient furtivement,
L'oreille au guet, ou bien, comme des ombres
[chères,
Nous accompagnaient lentement.*



NOCTURNE DANS LE PARC



E n'avais plus guère alors que l'amour de Dieu, et j'avais perdu l'autre. Je me mis en face de la nuit. Elle était si claire que les cèdres y paraissaient d'un velours noir. Je ne crois pas qu'elle pût être plus belle. Je n'ai souvenir d'aucune qui même lui ressemble. Au delà du parc je considérais les collines. Puis j'élevais les yeux, et j'aurais voulu puiser à pleine main dans le fouillis des étoiles respirantes. Mais comment les enfermer dans ce cœur qui était brisé ?



NOCTURNE
DE LA VINGTIÈME ANNÉE



'EST une toile de Charles Lacoste qui me rend à moi-même, vers cette époque où, rameau violemment détaché par la bourrasque, sensible comme lui et gémissant, je suis jeté au milieu de cette bourgade aux vieux pavés, et dans cette maison immense et mélancolique. Assis, le béret sur l'oreille, j'écris dans le vacillement d'une chandelle enfoncée dans un bougeoir qui ressemble à un chenet. A mes pieds je ne sais quoi paraît être une touffe de lilas, bien que





nous soyons en hiver. Des mottes de tan embrasées s'effritent dans mon large foyer. Je prolonge la soirée. Je me sens au chaud, tel qu'un enfant gâté dans l'ombre maternelle. Cependant mes nerfs ou mes fibres sont à bout, et je souffre horriblement.

Je sais que je suis poète, et je me confie directement à ces feuilles qui chuchotent et dont le rameau devient un autre moi-même. J'ai vingt ans. Je me sens isolé au delà du possible. Les poèmes que j'ai écrits en 1888 sont là, sous clef. Seuls, Lacoste et Clavaud en ont eu connaissance. A quoi bon les livrer à d'autres qui, j'en ai la persuasion, ne sauraient les comprendre pour cette simple raison que j'y suis sincère ? Mais, je les dédie encore à cette nuit qui se déroule sur



le toit de tuiles creuses et tintantes lorsqu'un chat les fait s'entre-choquer. Divers sentiments m'assaillent, comme les vagues dispersées d'une marée confuse. Je me couche, passablement hanté par l'idée que je mourrai bientôt. Et je rêve à une aigle héraldique, mais vivante, une aigle noire qui, dans la nuit moins noire qu'elle, passe.

NOCTURNE DES ENFANTS
QUI JOUENT



DANS mon petit jardin de la route de Pau, en face des lilas où le rossignol prélude, je suis assis, ma chaise ne reposant que sur deux pieds, appuyée qu'elle est contre le mur de la maison. Dans cette attitude renversée, je peux sans effort viser le rebord du toit et observer, parce qu'il est immobile par rapport aux étoiles, le glissement de celles-ci.

Mais ce n'est pas toute ma distraction. J'ai organisé dans la nuit qui tombe une chasse au lion. Les enfants de mes voi-





sins, descendus de leur villa, sont venus jouer autour de moi, comme à leur habitude.

A l'un d'eux, qui a l'air d'un petit fauve robuste et brutal, j'ai fait avouer, la veille, que ce qu'il préfère à tout au monde c'est la crème au chocolat. Il n'y a qu'un moment, j'ai fait placer au centre d'un massif de yuccas un bol de cette crème préparée pour lui.

— René, lui dis-je, il y a au milieu de ces herbes une tasse de ce que tu m'as dit tant aimer. Tu vas te poster à côté, je vais dire à tes frères et sœur que tu la gardes. Et tu la défendras contre eux avec des rugissements que tu penses que pourrait pousser un lion féroce, si l'on voulait lui ravir sa proie la plus précieuse. Si tu parviens à les effrayer, si je



m'aperçois qu'ils hésitent, je sifflerai, ce qui voudra dire que tu peux boire la crème.

Il s'en va, il se cache. Sur mon indication, ses compagnons essayent de lui prendre son bol. Mais il hurle à tel point que, durant cinq minutes, tout le monde en demeure interdit. Je siffle. Il lape.

NOCTURNE
DE LA BÉCASSINE RÔTIE



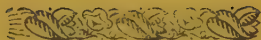
I l a beaucoup neigé. Ma fièvre de jeunesse connaît peu la fatigue. Néanmoins je rentre fourbu, étourdi d'avoir vu tant de nappes blanches — les champs — basculés dans le ciel gris.

Ma mère, tant il gèle à pierre fendre, a fait dresser une petite table contre le feu plus ardent du salon. On me sert une bécassine rôtie. Le bien-être peu à peu m'envahit. Les toits sous les bourrelets de flocons accumulés sont surchargés.





Tout est quiet. Le silence au dehors s'unit à l'ombre. Nous nous taisons. Un moment nous hochons la tête l'un après l'autre sans prononcer un mot, ce qui veut dire : « Quelle nuit il va faire ! »



NOCTURNE
DES ÂMES DÉSERTES.



Nous avons passé la journée avec ces amis anglais dans le cottage que pour eux j'ai loué. Nous rentrons par la route de Bordeaux, à pied, Charles Lacoste et moi, en pleine nuit, si l'on peut dire qu'en juin la nuit existe : ce n'est qu'un jour assombri où les cailles rappellent, et les insectes des champs et des haies grésillent. Ce couple que nous venons de quitter, le laissant à son amour de miel, à ses bouquets, il est probable





qu'il ne goûte à cette heure le charme de ce nocturne qu'en des caresses.

Pour nous, l'ombre est notre seule épouse. Des cœurs de vingt-cinq ans savent de quoi ils peuvent être sevrés. Dans les bois de ces coteaux, qui vont de Sault-de-Navailles à Orthez, parmi ces foins, ces blés et ces maïs, il n'est peut-être pas deux créatures qui ne soient attirées l'une vers l'autre et ne s'acceptent tendrement. Mais, pour moi, privé de passion, je ne suis comparable qu'à ces étoiles sans vie qui, seules au monde, jamais ne se rejoignent, et plaisent tant aux solitaires parce qu'elles vacillent dans cet isolement.

Et pourtant ! si j'eusse consulté les astres, cette nuit-là où je me penchais dans le désert, et d'autant plus que nous



venions de faire halte dans l'oasis la plus riante, ils m'eussent répondu de telle sorte que mes cheveux se fussent dressés sur ma tête, et que la mort même m'eût semblé préférable à l'amour.



NOCTURNE À BURGOS



DANS une cité de la Vieille-Castille la nuit tombe, bleue. Sur le cours les ombres sont bleues. Le trottoir est bleu. Les arbres sont bleus. Les promeneurs sont bleus, excepté que le rire de cette jeune fille est tout rouge. Il n'est pas vrai que je sois ici sur la terre. Je suis dans la lune. J'ai l'impression que si je voulais prendre par le bras ce vieil officier ou sa femme, ou leur petit chien à la queue, il ne me resterait rien entre les doigts qu'un





néant bleu. Je suis certainement dans la lune. Pourquoi ma cousine, Supérieure d'un couvent, m'a-t-elle dit que je suis à Burgos, puisque je suis dans la lune ? La belle fille repasse, la dernière d'un groupe qui forme guirlande avec les bras, me tire en plein visage deux coups de ses yeux fulminants, en même temps qu'éclate, de nouveau, son rire pourpre. Elle se fiche, à coup sûr, de moi. J'ai la soudaine révélation que je ne dois pas être bleu comme les autres. Et, ce qui met le comble à ma confusion, est le bruit grêle, comme d'un moustique, dont joue, à l'adresse de la superbe enfant, son *novio*, c'est-à-dire son aspirant, son aspirant bleu.

Je ne retrouve le calme qu'à l'hôtel où règne pourtant en maîtresse une odeur



d'huile et de fenouil. Là, j'éteins ma chandelle et je me couche après avoir, en fermant mes volets, jeté la lune par la fenêtre.

NOCTURNE DE L'HYPOMÉE
DE VIRGINIE



L'AUORE est l'églantine, midi le bouton-d'or, et le crépuscule est la violette. Je me suis muni d'une lanterne pour voir s'épanouir la fleur des nuits, l'hy-pomée de Virginie. Elle est aussi blanche que l'obscurité peut être noire. Elle déploie sa préfloraison tordue (comme du liseron ordinaire) avec la lenteur que mettait une jeune fille rêveuse de jadis pour ouvrir son ombrelle, ce qui est vite pour celle-là.

Au milieu des ténèbres apparaissaient,





sur le même rideau de feuillage, autant de lunes d'un si délicat tissu que, le vouloir toucher, en eût voilé la lueur. Seuls, les gros sphinx accourent, vibrations blondes. Ils boivent les diamants qui perlent sur ces auréoles presque irréelles : car la fleur de l'hypomée pleure, pleure.



PREMIER NOCTURNE
SUR ALFRED DE MUSSET

*La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore.
Le printemps naît ce soir ; les vents vont s'embraser ;
Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,
Aux premiers buissons verts commence à se poser.*

.

*Ce matin, quand le jour a frappé ta paupière,
Quel séraphin pensif, courbé sur ton chevet,
Secouait des lilas dans sa robe légère,
Et te contait tout bas les amours qu'il rêvait ?*

(Nuit de Mai.)



NE chandelle palpite dans cette mansarde, à cette table où mon cœur, trop plein, de je ne sais quel vin qui l'enivre et déborde, se renverse sous une bourrasque de fleurs qui fait irruption. C'est Alfred de Musset qui m'apparaît. Je le regarde écrire sa *nuit*. Il n'a que vingt-cinq ans. Il a jeté son dédain, ses gants et son stick sur sa couche embaumée. Des vierges planent autour de lui, et l'une d'elles penche son visage étroit et délicieux sur les feuilles chantantes,



effleure sa joue de sa joue. Mais il ne lui rend pas le baiser que, cependant, elle implore. L'inspiration est trop grave. Les vers naissent comme des grands sanglots. Des rameaux secoués font pleuvoir leur rosée. Quelle est cette campagne? J'en distingue les ténèbres que percent peu à peu de pâles bourgeons verts, et ces roses sauvages faites d'aurore tremblante.

Ainsi attendais-tu l'aube, Alfred, en ce printemps qui suivit de si près l'hiver où la dame de Nohant, bottée et cinglant l'air de sa cravache, te donna un haut-le-cœur avec sa tarentelle et son cigare.

Tu en avais assez de cette dompteuse. Il faut que l'on se rappelle que tu avais vingt-trois ans, elle trente. Après les interminables relais des diligences bom-



bées, la singularité des chemins de fer d'alors, tu grelottas et claquas des dents, assis mal à l'aise sur le banc de la gondole où plastronnait Pagello. Quel nocturne ! Et cette lune qui ne pouvait que ressembler à une lanterne, vénitienne, en effet.

Mais quelle revanche as-tu prise avec cette Nuit de Mai où les vierges unirent leurs larmes pour éteindre le bûcher d'Italie ! N'est-ce dans ce mois de 1835 que tu as rêvé cette Lucie qui ne saurait être distraite de la même nuit, et qui est la figure la plus chaste qu'un poète ait conçue ?



DEUXIÈME NOCTURNE
SUR ALFRED DE MUSSET

*Pourquoi ces pleurs, cette gorge oppressée,
Ces sanglots, si tu n'aimais pas ?*

(Nuit de Décembre.)



MORNE enfant ! L'étrange vision qui agitait des marionnettes te réapparaît dans la nuit. Et toute la douleur qu'elle t'a fait endurer s'incarne dans ce spectre de ta jeunesse en habit noir qui tient ce bouquet d'églantines, ce glaive shakespearien, ce haillon de pourpre, ce myrte stérile, ce verre qui est un calice amer, et cette couronne d'épines.

O défiguration du Christ dans ces attributs d'une nuit de Décembre ! Mais nous n'y avons songé ni moi ni toi qui évoquais seulement la solitude.



TROISIÈME NOCTURNE
SUR ALFRED DE MUSSET

*O ciel ! qui t'aidera ? que ferai-je moi-même,
Quand celui qui peut tout défendra que je t'aime,
Et quand mes ailes d'or, frémissant malgré moi,
M'emporteront à lui pour me sauver de toi ?*

(Nuit d'Août.)



H ! cygne, tu rentres dans la nuit, le col trempé de boue, l'aile lasse, le bec méchant. D'où reviens-tu ? Nous le savons assez : de chez Lédà.

Il avait dépensé sa dernière pistole.

Quel vers absurde ! Le ciel est orangeux :

Tu suis un pâle éclair dans une nuit profonde.

Mais tu n'es point l'oiseau de Jupiter. Tu n'es qu'un homme défait par le tri-



pot : un homme de ténèbres, la guêtre
défaite. Où es-tu, Muse, où es-tu Lucie ?
Je me vomis moi-même. Mais qu'est-ce
que l'autre impuissance au regard de
celle du cœur ? Lucie... Lucie...

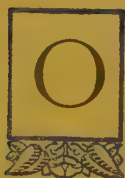
*Puisque l'oiseau des bois voltige et chante encore
Sur la branche où ses œufs sont brisés dans le*
[nid ;
Puisque la fleur des champs entr'ouverte à l'au-
[rore,
Voyant sur la pelouse une autre fleur éclore,
S'incline sans murmure et tombe avec la nuit...

QUATRIÈME NOCTURNE SUR ALFRED DE MUSSET

*Lorsqu'au déclin du jour, assis sur la bruyère,
Avec un vieil ami tu bois en liberté,
Dis-moi, d'aussi bon cœur lèverais-tu ton verre.
Si tu n'avais senti le prix de la gaîté ?*

.
*Comprendrais-tu des cieux l'ineffable harmonie,
Le silence des nuits, le murmure des flots,
Si quelque part là-bas la fièvre et l'insomnie
Ne t'avaient fait songer à l'éternel repos ?*

(Nuit d'Octobre.)



VERGER en fleurs que l'automne devance ! Qui donc se douterait que tu avais l'âge du premier printemps lorsque tu exhalais ces vers, s'il n'en lisait la date ? Homme désabusé, qui ne te prêterait ici cinquante-quatre ans, non vingt-sept ? C'est que tu as vécu double, c'est-à-dire le jour et la nuit — la nuit surtout, car la journée ne te sert qu'à forger des rêves. Il n'est pas un seul rayon de soleil qui ne prenne, dans ton domaine aux statues glacées, l'aspect





d'une émanation de la lune. Et le tremble à l'écorce argentée, ou le peuplier blanc, t'agrément, parce qu'ils te guident dans les ténèbres — les lustres de pâles églantines aussi. Tel est le secret de ton existence : tu n'as jamais dormi, et ces accents sublimes en témoignent. Tu n'avais pas vingt-trois ans auprès de Sand, mais quarante-six, elle quinze ! Et de même, lorsque sur une touffe d'élastique bruyère, pareille à une coupe de vin renversée, tu décernais la couronne à l'amitié contre l'amour.



NOCTURNE CATHOLIQUE



ORSQUE j'eus tout perdu, je trou-
vai Dieu. Et l'un de mes mo-
ments préférés, pour mes di-
vins, âpres et doux colloques,
c'était le prélude au nocturne,
sur une route où déjà brillait le gel de la
lune d'été. Au-dessus de mes pas silen-
cieux s'étendait la rivière de nacre, bor-
dée par les noires sinuosités des feuillages
de platanes et de noyers d'Amérique.
L'appel du Tout-Puissant était tel que
le silence de la mer entre deux assauts



de vagues : un parfum spirituel, de vivantes ténèbres. Je tenais tête, seul, à cette marée de sarcasmes et de pitié que me laissaient entendre les esprits forts et les amis de l'État. Me sentant plus méprisé par eux que n'est la vieille marmonnant et sifflant entre ses chicots, et qui bave à l'église, une joie me soulevait de me sentir plus près de celle-ci que d'eux. Mon chapelet de deux sous brûlait mes doigts qui ont édifié de grands poèmes. Chaque *pater* ou chaque *ave*, embrasé d'amour, s'échappait de ma main pour aller rejoindre les étoiles.

Dirai-je que, par ces nuits de solitude, j'ai égrené le firmament ? Qu'il était frais ! L'on eût dit, de ces chaînes inextricables, brillantes, dont la distance infinie empêchait d'entendre le tintement




clair, celles d'animaux pacifiques dans une étable immense.

Et le ciel visible revêtait peu à peu la couleur d'un champ de trèfles.



NOCTURNE DE LA CABANE
EN ESPAGNE



UR les tourelles dorment les tourterelles et, par l'escalier que forment les branches des tilleuls et des cèdres, descend nappe par nappe, sur le gazon, l'obscurité transparente et bleue. Le banc de pierre est désert derrière lequel se dresse, dans la nuit, le marbre, blanc comme un narcisse, du jeune dieu.

Par la fenêtre entr'ouverte, le regard du poète plonge dans le parc. Son cœur ne va pas plus vite que le pas furtif d'une jeune fille. Celle-ci, fine et souple comme une feuille d'iris, s'arrête, repart, met



sa main sur son sein encore clos. Elle attend ce qui n'existe point. Et l'adolescent ne trouble pas le charme de cette vision. Il respire à peine, de peur de la ternir.

Qu'elle est gracieuse, dans sa robe dont il sait qu'elle est de la couleur du tabac clair ! S'il lui disait qu'il l'aime, elle lui dirait qu'elle ne l'aime pas ; et, s'il lui disait qu'il ne l'aime pas, peut-être lui dirait-elle qu'elle l'aime.

Et il rêve d'une cabane de bûcheron où la vie à deux serait pareille à cette nuit qui n'existe que par la fureur du rossignol.

Mais l'aube naît ; la maison bientôt se lève.

— Bonjour, Annette ! Que vous prenez votre café-au-lait dans un joli bol de roses !



NOCTURNE
DE DON QUICHOTTE

A Gregorio de Altube.



PRÈS avoir enduré, dans l'auberge, les coups du muletier épris de Maritornes, reçu sur son crâne la lampe et l'huile qu'elle contenait, et bu le fameux baume de Fierabras, qui manqua de lui faire rendre les entrailles et l'âme, don Quichotte se recoucha quelque peu soulagé par l'abondante sueur qu'avait provoquée son malaise. La couverture de son misérable grabat ayant été doublée de la peau d'un bouc puant encore, sinon vif, il s'endormit d'un doux sommeil.

Et voici qu'il fit ce rêve, qu'il narra



plus tard au bachelier qui l'inscrivit sur le parchemin du plus bel âne d'Asturie, conservé jusqu'à présent dans une famille de Salamanque dont un membre, Samuel de Logroño, est mon ami.

C'est de lui que je tiens ce document que je traduis ici :

« Je me trouvais transporté, raconte l'ingénieux hidalgo, dans la vaste cour d'honneur du château de Juan Luis de Peña Negra, à Ségovie, au milieu d'une nuit qui eût été d'ébène si ne l'avait éclairée de leurs torches un grand nombre d'archers de la Sainte-Hermandad et de Pénitents blancs et noirs. Un lourd vent du sud soufflait, qui me donnait la migraine sous ma salade, encore que j'en eusse relevé la visière — tant il était



chargé de jasmins et autres fleurs odoriférantes.

J'entendis des chevaux heurter le bois du pont-levis. Et j'eus quelque peine à me maîtriser, ayant reconnu à la lueur que projetait sur eux une sorte de varlet qui les accompagnait, les quatre Mores qui les montaient : Hassanben-Ahmet, fils naturel qu'avait eu Mahomet de Messaline ; Elephantias d'Antioche, issu du commerce de Médée avec Ganelon ; l'Emir Barnéphas, que l'Isariote enfanta à Salomé ; enfin Trébizonde d'Ecbatane, remarquable par cette particularité qu'il possède une deuxième et horrible mâchoire s'ouvrant sur la nuque, et dissimulée par son casque. Autant que leurs bêtes, ces gens étaient noirs comme le charbon. Ils portaient et faisaient flotter



en l'air des bannières où je pus distinguer, grâce à des éclairs de chaleur qu'il faisait, tout un blason infernal.

Si je n'eusse violemment retenu Rosinante qui, de son flair avisé, dépiste la gent maudite, il eût pris le mors aux dents. Mais la noblesse de mes hôtes, le prestige d'une si haute assemblée, la solennité de la cérémonie dont je ne savais pas bien encore si elle était d'un mariage de minuit ou d'obsèques monumentales, m'obligèrent à la réserve. Plusieurs nains, coiffés de capuchons à grelots, agitaient des marottes. Ils menaient une sarabande autour de don Diego de Tartapuenta qui dissimulait si mal ses pieds de poule que, se sentant par moi démasqué, il s'alla percher sur l'une des plus hautes branches d'un chêne-liège.



Enfin quand minuit sonna, Juan Luis de Peña Negra, tenant par la main doña Marabilla Carmencita d'Ultramonte, son illustre épouse ici-bas depuis quarante années, apparut à la porte principale. Le couple était suivi d'une foule nombreuse, j'en jugeai par la rumeur qui s'élevait derrière lui. Si respectable était la pompe, et les hérauts des infidèles mêmes se montraient si courtois, que j'intimai à Sancho qu'il eût, avec son grison, à se retirer dans les lieux les plus secrets.

— Où sont-ils situés, ma gracieuse Seigneurie ? me demanda-t-il.

Et il ajouta :

— Le moment est bien choisi, car j'ai mal au ventre. Je soupçonne tous ces maudits sorciers de m'avoir servi d'un bouillon de coq mort de la gale.



Sans en vouloir entendre davantage, je congédiai d'un geste mon fidèle mais stupide écuyer.

Lorsque les époux, lui, tendant le mollet, elle, relevant la tête se furent placés au milieu de l'esplanade, suivis de leurs dix-huit enfants, et des portraits de ceux qui étaient trépassés, je me réjouis : car je venais de reconnaître, à la faveur de la lune qui avait réservé jusque-là sa clarté, Dulcinée. Elle précédait un chœur de damoiselles, comme elle vêtues d'illusions, c'est-à-dire de ce tissu que dans la grotte où Merlin la retient captive, la fée Altamira fabrique avec la dentelle du torrent. Ces agréables personnes, que les Mores convoitèrent aussitôt, se réfugièrent sous l'éperon de Chevaliers de la Table-Ronde qui débou-



chaient et auxquels j'allai me joindre.

— Pardon, très noble objet d'amour, m'écriai-je !

Ne venais-je pas, d'un coup de talon trop nerveusement appliqué, d'effleurer la chevelure de miel distillé par l'aurore, de la très suave et gracieusissime princesse du Toboso ?

— Faites, Monseigneur, me dit-elle.

Ces mots si indulgents me transportèrent à ce point que, hélant un des jeunes fous, je l'adjurai d'affirmer sur son honneur qu'oncques ne vit ni ne verrait beauté pareille à celle-là. Ce qu'il fit incontinent.

Quel charme dans ces adolescentes qu'elle dirigeait comme la lune les étoiles ! O délicieuses aspirantes !

Après elles, je vis venir les plus insignes représentants de la noblesse : quel-



ques-uns très âgés, dont le connétable de Miraflores qui, dans un carrosse d'or, souffrait que sa femme lui frictionnât la jambe droite, gonflée par les longs services de la guerre.

Mais où allions-nous ? Sur la terre ou dedans ? Au purgatoire peut-être, car toutes ces confréries aux longs bonnets pointus et dont les masques ne laissaient pénétrer l'avare lumière que par des échancrures rougies, en forme d'œil, me semblaient plutôt ressortir au sépulcre qu'au lit nuptial.

A cette idée que Dulcinée, à la vue d'un spectacle aussi singulier, pouvait partager mes appréhensions, je fus pris d'un accès de fièvre quarte, si fort que ma mâchoire en claquait. Néanmoins, pour nous rassurer dans quelque mesure,



des desservants de l'Inquisition, députés de Burgos et de Tolède, menaient une musique joyeuse. En somme, l'on semblait suivre les impulsions de la nuit, plus ou moins ténébreuse selon que les torches, les éclairs de la lune, y ajoutaient du leur, ou en retiraient.

Le cortège s'avancant avec lenteur, ce ne fut qu'au lever du jour, que, ayant mis pied à terre, les chevaliers dont j'étais purent se grouper autour du caveau qui, sous les dalles de la chapelle, avait reçu de tout temps à jamais les cendres de la très noble lignée de Peña Negra.

Avec une aisance sans nom, la bouche en cœur, le col dans la plus blanche colerette, Juan Luis de Peña Negra dit à son illustre moitié Marabilla devant la pierre funèbre qu'il avait fait entr'ouvrir :



— Très noble et très chère et très incomparable épouse, diamant de la Providence et digne des plus hauts modèles de charme, de vertu, d'intelligence, que nous ait légués l'Antiquité, je vous engage à descendre seule dans cette crypte où vous serez plus heureuse encore qu'avec moi ! Car, ainsi que l'affirme un proverbe : « *Les bons ménages n'ont lieu qu'au Ciel.* »

A ces mots, je compris que don Juan Luis de Peña Negra ne fut toute sa vie qu'un félon, traître et renégat, ayant donné le change à sa sainte compagne qu'il venait de répudier lâchement, la voulant enterrer vive, sur la foi d'un affreux dicton digne tout au plus des porchers de la Corogne.

Mon irritation s'était accrue de ce que



les Mores, ayant ôté leurs morions, je les voyais tous ricaner, et surtout doublement Trébizonde.

Saisi d'horreur je quittais le Saint-Lieu pour me saisir de ma rondache, lorsque la carissime Dulcinée qui m'avait suivi s'approcha de moi. Et, se jetant à mes genoux, couvrant mes mains de larmes comme d'autant de perles de Golconde, elle me dit en souriant à travers elles :

— Seigneur, n'oubliez point que je suis jeune fille et que nous ne saurions, ni vous ni moi, juger avec compétence de la vie conjugale.

Don Quichotte acheva :

— A ces paroles, je m'éveillai, comprenant que ce que je croyais n'avoir été qu'un songe était bien la réalité. J'étais victime d'un bien autre enchantement.





Sancho me préparait d'une soupe dans laquelle tombaient les mouches de l'écurie. Son âne brayait. Et Maritornes, devant un éclat de miroir à demi dépoli, essayait d'étriller sa tignasse défaite par le vent d'Espagne. »

NOCTURNE
DE DÉODAT DE SÉVERAC



Le clair de lune était tel que nous voulûmes, Déodat de Séverac et moi, nous y plonger longtemps. C'était dans la cité d'Ausone, du côté du Beffroi et de cette porte de Cailhau sous laquelle jadis se dressait le gibet.

Cette vibration d'atomes bleus pénétrait les moindres interstices et projetait çà et là des figures aux ombres géométriques. La crainte que nous inspirait le silence tournait à la peur si quelque matou glissait sous le portail d'un entre-



pôt en s'aplatissant comme une grenouille : les bêtes qui vivent beaucoup la nuits, chats, rats, lièvres, fouines, souris, chauves-souris, courtilières, grillons, semblent douées d'une élasticité qui leur permet de passer par les fentes les plus étroites. Elles sont les sœurs des fantômes.

Nous nous gardions bien de troubler ce magique royaume, nous marchions sur la pointe des pieds. Lorsque nous faisons halte, nous étions saisis par ce mutisme effrayant des espaces infinis qu'a ressenti Pascal, mais qui, pour un musicien ou pour un poète, est bien plutôt la révélation d'une harmonie sans fin en dehors de notre sphère. Séverac l'entend aujourd'hui.

Rien n'enregistre moins les bruits que



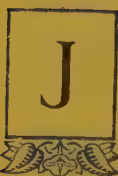


les rues où dort la pauvreté ouvrière. Et nous fûmes assez surpris de voir une très vieille femme du peuple, sorte de fée des frères Grimm, se montrer à pareille heure sur le pas de sa porte. Elle prononça, avec une douceur et une simplicité que je n'oublierai jamais, et comme si elle eût voulu répondre à notre attente :

— Dieu.

Ce mot, Séverac, je te l'adresse sur l'aile constellée de la nuit pour que tu le redises au Paradis sur tous tes violons.

NOCTURNE DE MAHOMET



E ne pense pas que ce que j'ai vu au mois de Mars de l'année 1896, à Touggourt, diffère en rien de ce qui se passait au temps des Mille-et-une nuits.

Dans un local que des torches emplissaient d'une sorte de lueur groseille : lentement, régulièrement, sur une mesure à quatre temps, un tambourinement entêtant fraya dans l'air une sorte de route sonore où je vis arriver deux bayadères. Elles glissaient en avant et en arrière, se



donnant la main et faisant flotter au-dessus d'elles une écharpe qui était comme de la fumée de lune.

Le vilain oncle d'Aladin était là, parmi les musiciens. Il tirait d'une clarinette d'aigres miaulements, et sa longue barbe blanche, obéissant au rythme de sa nuque, esquissait des salamalecs. Son neveu, pâle comme une amande pelée, l'œil languide et noir, suspect et fiévreux, regardait l'une des danseuses qui le regardait aussi. A un moment, il s'évanouit : ses mains, et ses joues aussi pâles, roulèrent sur la blanche laine de son costume. On eût dit le pantin désarticulé, vide comme une chiffre, de ces démons qui, la face noire comme la suie, ricanaient de tous les grêlons de leurs dents enfoncées dans leurs gencives de banane.



Je regagnai l'auberge, en proie à l'horreur de l'orage que Satan faisait peser sur l'oasis, bleue comme la chair du dromadaire quand elle est corrompue.



NOCTURNE ÉVANGÉLIQUE

*« Jésus, fatigué de la route, s'assit
un instant au bord du puits : il était
la sixième heure. Une femme de
Samarie étant venue puiser de l'eau,
Jésus lui dit : donnez-moi à boire... »*



DANS la solitude de la nuit j'ai ouvert l'Évangile à cette page si blanche sous la clarté de ma lampe que l'on dirait de l'apparence de l'hostie. Rien ne me trouble. Les maîtres, les enfants, les serviteurs dorment si profondément qu'il me semble, en tendant l'oreille, percevoir le souffle infiniment léger de mon nid où bat un seul cœur. La parole vivante qui est là me nourrit et me désaltère. Il est quatre heures du matin, mais la sixième heure durant laquelle s'est



assis au bord du puits le Seigneur fatigué de la route était environ midi. Je fais donc le grand jour dans mon âme. Je suis pénétré de feu et de fraîcheur. Il m'est arrivé, lorsque j'étais un jeune chasseur, d'appliquer ma bouche à la source dont l'eau, jusqu'au fort de la chaleur, continue d'être matinale. J'en aspirais la brise liquide et débordée sur l'herbe. Mais il s'agit, dans l'Évangile, d'un puits profond dont Jacob avait bu et ses enfants et ses troupeaux. Mon regard spirituel plonge dans cette excavation, aperçoit dans l'ombre une lueur d'autant plus froide, qu'au dehors l'aridité contraste. Il me vient une soif plus délicieuse que de cette eau, une soif qui naît de cette pareille aridité, une soif qui est entretenue par une eau bien différente



de celle-là, l'eau dont Jésus nous dit que celui qui en boira ne sera jamais plus altéré. C'est donc cela, je n'ai plus la soif d'un pâtre en sueur qui, bientôt après qu'il a bu, sent sa gorge s'enflammer à nouveau. Au contraire, la source évangélique est si intimement mêlée à l'âme, l'imbibe à tel point qu'elle la satisfait pleinement sans l'irriter.

Mon livre ouvert devient la substance même de cette eau. Et, dans la nuit où elle sourd en silence, je communie avec elle, avec sa fraîcheur et sa grâce, avec la colombe qui s'ébroue dans ses gerbes jaillissantes, jusqu'à ce que, affamé d'un désir qui porte en lui déjà un peu de son assouvissement, j'aie mangé mon Pain.

Ma lumière est maintenant éteinte.



Mais, avant que je me rendorme, je sens frissonner dans mon cœur la feuille de l'Évangile avec tout ce qu'elle renferme de racines, de soleil et d'eau claire, c'est-à-dire de foi, d'espérance et d'amour.

NOCTURNE SUR L'ÉCRAN



N a fait l'obscurité dans la salle du petit cinématographe paroissial et voici que, sur l'écran bientôt seul éclairé, je lis : « *Plantes hygrométriques.* »

Et je reconnais ces fleurs de ma jeunesse dont la corolle gonflée a l'air, si légère, d'une tache d'aube dans la nuit : les anémones-des-bois.

Par un phénomène que j'ignorais, les tiges presque filiformes, arquées déjà par le poids qu'elles soutiennent, selon le degré d'humidité s'abaissent ou se relèvent comme pour saluer.



O mystère de la nuit qui m'isole des autres spectateurs ! Je suis tellement ému en reconnaissant mes amies dont je sais le nom vulgaire : *sylvies*, que mon cœur est inondé de tendresse et mes yeux se couvrent des mêmes pleurs qu'elles ont versés tandis qu'on les filmait.



NOCTURNE DE COLOMB



AVANT que le mot « terre ! » poussé à l'aube par Triana eût pris l'essor, calmant le murmure de la mer et des matelots, Colomb savait que l'île était là parce qu'il avait aperçu, durant la nuit, une lumière qu'il avait tue.

Ses compagnons ne distinguaient rien dans les ténèbres. Mais lui, il y voyait le Saint-Sacrement, la Trinité. Il portait dans son cœur son estuaire d'or.

J'épouse ta nuit illuminée, ô Colomb !



Et, fermant les yeux de mon âme pour mieux voir, et mon oreille aux bruits du monde afin de mieux entendre, je perçois le blanchissement du ressac et son long bruissement sur les galets. La terre tourne dans l'espace, mais si petite ! On dirait l'ombre d'une toupie. Elle est en dehors de toi. Tu l'as quittée pour ce nouveau monde qui t'habite. La Trinité ! Quel nom ! Quelle île !

L'ostensoir seul l'éclaire. Santa-Maria est couronnée par le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Et les Anges et les Dominations et les Puissances et les Cieux et les Vertus des Cieux et les Séraphins, d'une aveuglante blancheur, ouvrent sur San-Salvador et la Désirade les portiques de leurs ailes arquées et réunies.

Ah ! Plante ta bannière, au nom d'Isa-



belle. L'enfer est vaincu. Et l'antique serpent, qui s'obstinait à demeurer enlacé autour du palmier, dégringole en bavant, tué par la flèche joyeuse d'un Peau-Rouge.

NOCTURNE FÉERIQUE



LE soleil voile les fées, mais la lune les laisse parfois paraître à travers le timide azur de ses écharpes. Elle est la reine des sortilèges, l'enchanteresse, celle qui rouvre les paupières de tout un monde furtif à l'heure où le nôtre s'endort.

Les fées ne sourient jamais. Elles ont beaucoup de grâce. La plupart sont bien faites, petites, d'une rare souplesse. Elles ont les cheveux très longs et pendants, le front étroit, les yeux verts, le nez, la bouche et les oreilles minces, le menton



rond comme une bille d'ivoire et un peu avancé. Celles qui vivent au plein air, les seules que j'aie vues, ne passent point dix-sept ans, mais n'en n'ont pas moins de quinze. Elles se fanent ensuite ; non point qu'elles enlaidissent, mais, comme des fleurs toutes fraîches de pommier, elles se détachent, vont se confondre avec l'aurore. Elles n'ont pas de poids, ce qui fait que l'un des jeux qu'elles préfèrent est de se balancer sur des rameaux que la brise secoue. Elles fabriquent, avec des joncs, de légères corbeilles qu'elles suspendent à leur ceinture ou passent au col de cygne de leurs bras, et les emplissent, à leur guise, de vers luisants, de lézards d'émeraude, de grillons, de papillons, ajoutant quelquefois une petite chouette, plus rarement une étoile.



Il peut paraître étrange à ceux qui n'ont point vu les fées jouer avec, qu'une étoile se laisse saisir et emprisonner ainsi, toute brillante de ses feux à travers les lacunes d'un panier. Je n'en ai pas été surpris le moins du monde parce que, regardée de près, elle n'est pas même aussi grande que dans la profondeur des cieux. Il y a tant de préjugés ! Par exemple, je me suis laissé dire que la capturer n'était point toujours facile, quelque subtilité que l'on y apportât. Un vieux gnome avec qui j'herborise m'a appris que le moyen qui réussit le mieux est celui-ci :

Quand la lune est superbe et la nuit particulièrement douce, quand le rossignol chante à tue-tête, quand les marbres du parc semblent eux-mêmes s'animer,



quand les tilleuls et les foinS embaument : alors, la fée qui veut prendre une étoile se glisse sous les murs des châteaux, se dissimule dans les chèvrefeuilles ou les rosiers. Elle épie si, vers minuit, debout à quelque fenêtre large ouverte, une jeune rêveuse au sein blanc et bombé, ou un pâle étudiant, ne fixe point avec des yeux ravis quelque astre. La fée sait bien ce que cela signifie : que l'amie a dit à l'ami, et l'ami à l'amie, qu'ils se promettaient qu'à telle heure, alors qu'ils seraient séparés par la distance, leurs regards se donneraient rendez-vous dans ce feu céleste. Que si, par malheur pour eux, par bonheur pour la fée, l'un d'eux est infidèle — à ce moment l'étoile file et va tomber de préférence dans les joncs d'un étang.



C'est alors qu'il faut que la fée fasse preuve d'une adresse que nul autre van-
nière n'aurait. Son pied pose à peine sur
les feuilles des nénufars, elle se dirige
vers la touffe où elle aperçoit l'étoile et,
sans effleurer celle-ci le moins du monde,
de crainte qu'elle ne se réenvole, elle
tresse les joncs au-dessus jusqu'à ce
qu'elle la fasse enfin captive en glissant
son bras en dessous pour nouer les ra-
cines.

— De quoi demandai-je à l'être falot
qui me faisait part d'une chose aussi
étrange — de quoi la fée nourrit-elle son
étoile ?

Il hésita, puis répondit :

— De ta poésie.



NOCTURNES

	Pages.
Premier nocturne.	7
Nocturne de l'oiseau bleu.. . . .	11
Nocturne de la vieille demeure. . . .	15
Nocturne de la Saint-Jean.	19
Nocturne à Pau.	23
Nocturne fiévreux.	27
Nocturne des enfants après dîner. . .	29
Nocturne de la Noël.	33
Nocturne de l'écolier.	37
Nocturne de l'Amour adolescent. . .	43
Nocturne de la maison aimée. . . .	47
Nocturne dans le parc.	51



Nocturne de la vingtième année.. . . .	53
Nocturne des enfants qui jouent.	57
Nocturne de la bécassine rôtie.	61
Nocturne des âmes désertes.	65
Nocturne à Burgos.	69
Nocturne de l'hypomée de Virginie.	73
Premier nocturne sur Alfred de Musset.	77
Deuxième nocturne sur Alfred de Musset.. . . .	81
Troisième nocturne sur Alfred de Musset.. . . .	83
Quatrième nocturne sur Alfred de Musset.. . . .	87
Nocturne catholique.	91
Nocturne de la cabane en Espagne.. . . .	95
Nocturne de don Quichotte.	99
Nocturne de Déodat de Séverac.. . . .	113
Nocturne de Mahomet.. . . .	117
Nocturne évangélique.	121
Nocturne sur l'écran.	127
Nocturne de Colomb.	131
Nocturne féerique.	135

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE QUINZE SEPTEMBRE
MIL NEUF CENT
VINGT-NEUF SUR
LES PRESSES DE
L'IMPR. DURAND
✻ A CHARTRES ✻

NUITS QUI ME CHANTENT....

63

62 28

PQ2614. A5N8 1428



a39001 0039458656

4-71

8-

